

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle

Gaston Jean HEBERT en Algérie, puis au Maroc

Gaston Jean Hebert est né le 9 novembre 1883 à Paris (6^e). Sa mère Marguerite Hebert, née à Paris (14^e), était lingère. Son compagnon l'aurait abandonnée 8 mois auparavant. Malade avant ses couches et orpheline, elle avait très peu de ressources. Elle avait accouché l'année précédente d'un enfant mort-né.

Pris en charge par l'Assistance publique, Gaston Jean Hebert est placé, le 23 novembre 1883, dans l'agence de Decize, à Devay, chez Madame Montaron, femme Rouvet. Il y reste jusqu'à début 1897. Il est proposé pour l'école d'horticulture de Villepreux le 6 mars 1898 : « élevé à la campagne, fort et robuste, très intelligent, Certificat d'Etudes Primaires en 1896 (1^{er} du canton de Decize) ».

A la sortie de l'Ecole de Villepreux, il est placé en mars 1901 comme jardinier à Tergnier (Aisne), où il ne fait pas trop l'affaire (demande trop d'encadrement), puis en juin à Vaux-sous-Laon, où il ne reste pas (trop nonchalant et pas assez compétent), enfin, en août 1901, à la Maison de santé, à Paris.

Il est finalement envoyé au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne par délibération du 4 décembre 1901. Le 28 mai 1903, après une année d'études comme coursier au Jardin colonial, il est nommé agent de culture au Jardin d'essai d'Alger.

Le Bulletin 1904 nous donne de ses nouvelles : « *Hebert qui n'avait pu se maintenir à l'Ecole de Nogent, avait été envoyé au Jardin d'essai du Hamma à Alger. Les gages y sont très modestes, écrit-il, 70 francs par mois. Pour un Français, il est impossible de vivre avec cette somme, mais en procédant comme les ouvriers qui y travaillent, c'est-à-dire en faisant soi-même la cuisine, en louant une petite chambre et en se blanchissant on peut s'en tirer. Néanmoins je cherche mieux.*

Depuis cette lettre, il s'est trouvé une situation de 110 francs par mois, comme chef jardinier à la Société viticole d'El-Kseur (Constantine). »

A partir de novembre 1904, il effectue son service militaire au 4^e zouave, 13^e compagnie à Tunis.

Le Bulletin 1907, dans la rubrique « L'Ecole aux colonies, Algérie », dit : « *Hébert n'a pas donné signe de vie. Pour les élèves de Villepreux, il n'y a rien à faire dans ces deux colonies [=Tunisie et Algérie], parce qu'ils ont à lutter contre la main d'œuvre étrangère trop bon marché.* »

Une lettre envoyée à son ancien directeur, Monsieur Guillaume, le 2 juillet 1908, de Sidi-Aich (département de Constantine), nous renseigne sur son service militaire et sur ses projets de mariage : « ... *mariage qui doit avoir lieu vers le 23 juillet avec Mademoiselle Jeanne Robert de Bougie. (...) Je n'ai fait qu'une année de service et je trouve que c'est bien suffisant parce que, non seulement c'est une année perdue, elle vous absorbe les économies que vous avez eu bien du mal à faire. Je suis appelé pour les 28 jours en septembre au 3^e zouaves à Constantine. Vous me demandez s'il m'est possible de placer des élèves de Ben Chicao¹. Je vous dirai qu'ici la vie est dure et ceux qui ont une place tiennent à la conserver.*

¹ Ecole Roudil : voir le fichier de ce nom sur le site

Néanmoins dans les fermes de la région, il pourrait y avoir quelques places, il s'agirait de s'en occuper. Je reçois journellement la « dépêche algérienne » qui est le journal algérien le plus répandu, quelques fois il s'y trouve des demandes de garçon de ferme ou autre, je pourrais vous en aviser à l'occasion. Il pourrait s'en trouver d'ici peu au départ de la classe. Pour le moment je ne vois rien.

J'ai appris par le bulletin de l'association le mariage de plusieurs camarades, je serais bien heureux si, comme eux, je pouvais obtenir une petite dot. Cela me rendrait grand service, car mes maigres économies sont déjà passées dans l'achat de meubles et autres objets indispensables. Une fois marié, il ne me restera plus que mes bras, si ce n'est des dettes. »

Grâce à l'avis favorable de Léon Guillaume, une dot de mariage de 300 francs est envoyée en Algérie le 6 août 1908.

Le Bulletin 1910 le retrouve « chef pépiniériste de la commune mixte d'Akbou², province de Constantine » et publie une longue lettre de lui, datée du 27 juin 1910, de Seddouck³:

« Je viens de recevoir le bulletin de notre association et suis heureux de constater le progrès de certains camarades, surtout parmi les coloniaux et notamment de Froment⁴, dont j'ai eu des nouvelles par M. Cros, directeur de l'Ecole des fils de chefs à Kayes, actuellement en congé chez ses parents qui habitent Seddouck.

Ce monsieur m'a fait l'éloge de Froment qui était, dit-il, son meilleur ami.

Je félicite également Thévenin⁴ qui est maintenant tiré d'affaires.

Ce sont, certes, des situations bien méritées, car il faut tenir compte des dangers de toutes sortes qui menacent l'agriculteur aux Colonies, et j'estime qu'ils n'ont réellement que ce qui leur est dû.

A côté de ces jolies situations, il y a le revers de la médaille ; il faut compter ceux qui meurent à la peine. Le décès de Blondel⁴, que je viens d'apprendre par le Bulletin, m'a fait beaucoup de peine : c'était un bon camarade, dont j'avais gardé un excellent souvenir.

En Algérie, le climat est très sain : il n'y fait jamais très froid en hiver ou exceptionnellement et dans les endroits élevés. En été, il fait un peu chaud vers le mois de juillet où nous avons quelques courtes périodes de siroco – du reste très supportables – car j'entre dans ma huitième année de séjour en Algérie et je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

Mais ici, comme en Tunisie, on arrive difficilement à se créer une situation digne de ce nom, à moins de posséder quelques avances et devenir concessionnaire, et encore ne réussit-on pas toujours.

La vie est certainement dure mais, quoique cela peut être, moins qu'en France, et si le Gouvernement général persiste dans la voie où il s'est engagé, c'est-à-dire de créer des

² Akbou, en Kabylie, était le second épiscentre de l'insurrection de 1871.

Après l'échec de l'insurrection, les autorités françaises menèrent une répression terrible contre les populations insurgées touchant les biens et les personnes. Les terres fertiles de la vallée de la Soummam sont confisquées et dévolues à la colonisation européenne. Les autorités françaises établissent une commune mixte, regroupant les centres de colonisation nouvellement créés et des localités indigènes.

La localité d'Akbou est choisie comme chef-lieu de la commune-mixte, qui porte son nom. La ville d'Akbou administre désormais la partie haute de la vallée de la Soummam. Les Français privilégièrent la plaine fluviale pour y attirer les populations et contrôler ainsi, au mieux, les montagnes environnantes. (Wikipédia).

³ Ecrit presque constamment ainsi dans la correspondance « villepreusienne », mais le nom officiel est « Seddouk ».

⁴ Ancien camarade de Villepreux. Voir le fichier correspondant sur ce site

pépinières dans les communes mixtes, les élèves de Villepreux pourront peut-être trouver là, sinon de bonnes situations, du moins d'excellents débuts.

Cette année, la pépinière de Seddouck sera agrandie d'environ la moitié de sa superficie actuelle, ce qui fait à peu près un hectare.

Mes boutures d'oliviers sont réussies ainsi que les greffes sur Zebboudj nom kabyle du sauvageon d'olivier. Ce dernier procédé de multiplication est certainement le meilleur pour la région : la plante est plus vigoureuse et réussit mieux que la bouture, mais il faut greffer très bas, même en terre, pour éviter les drageons. Mes boutures de figuiers sont superbes et pourront être livrées l'année prochaine.

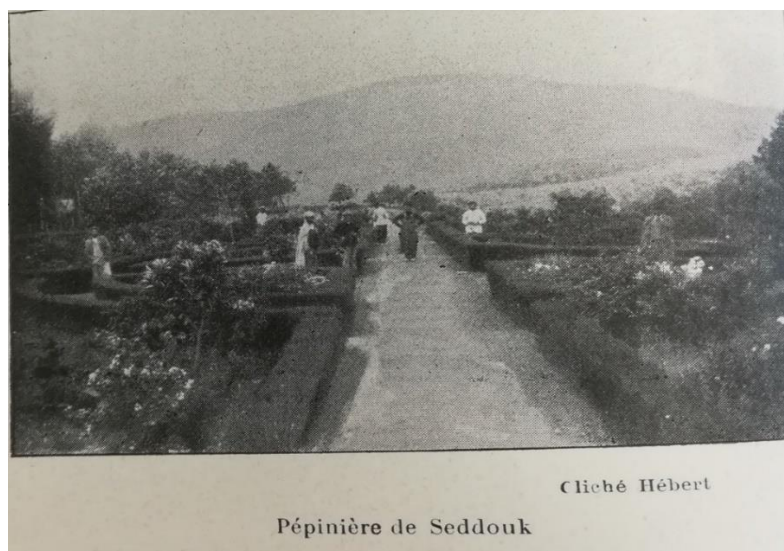
J'ai aussi entrepris de créer une fanfare à Seddouck ; j'ai très bien commencé, et ai même amélioré mes connaissances musicales acquises à Villepreux.

Depuis quatre mois, je fais des cours de solfège aux jeunes gens sérieux désirant apprendre la musique ; mes élèves sont au nombre de 18, âgés de 16 à 25 ans. Ils sont en possession depuis quelque temps de leurs instruments et font tous preuve de beaucoup de bonne volonté.

J'ai été encouragé dans cette voie par l'Administration, qui a voté une subvention de 500 francs pour les premiers besoins de la société naissante. Elle est maintenant constituée régulièrement.

Les statuts ont été élaborés par le Comité, composé des principales personnalités du village et on m'a alloué, en qualité de chef de musique, un traitement annuel de 600 frs. »

Commentaire du rédacteur du Bulletin : « L'Association ne peut que féliciter ce camarade d'avoir profité de l'enseignement intégral de Villepreux, et, en particulier, des leçons de musique données par notre regretté professeur, M. Louvat, dont le dévouement inlassable est encore à l'esprit de tous. La belle situation acquise, à force de travail, par notre collègue Hébert, est un exemple des plus encourageants des bienfaits de notre Ecole. »



Les nouvelles sont moins bonnes dans le Bulletin 1913 : « Du 25 avril Hébert [...] fait part de la dissolution de la Société Musicale qu'il avait fondée et, de ce fait, de la perte de 50 fr par mois, ce qui lui est sensible ayant trois enfants, deux garçons et une fille. Les vivres ont presque doublé, ajoute-t-il, depuis deux ans.

La situation de la pépinière de Seddouck n'est pas non plus brillante faute de crédits et manque de connaissance des Administrateurs. Il regrette n'avoir pas connu les demandes de Delgove et de Froment pour les places qu'ils annonçaient par la voie du Bulletin, car il est candidat à un poste, l'Algérie ne pouvant lui donner une situation d'avenir.

[...] *Il se résignera à entrer dans une ferme d'Algérie pour tâcher de décrocher une gérance qui n'est pas facile à trouver.*

D'Alger-Agha, 31 décembre, le même écrit : L'année qui vient de s'écouler n'a pas été pour moi bien favorable. Ma femme est malade depuis trois mois. Plusieurs médecins m'ont conseillé d'aller à Alger pour lui faire suivre le traitement du Docteur Legrain qui est considéré ici comme une sommité médicale. J'ai obtenu un congé d'un mois et suis venu m'installer à Alger pour le temps que durera le traitement.

Tout ceci me met dans une situation mauvaise, d'autant plus qu'elle n'était auparavant pas très brillante. J'ai dépensé beaucoup. Je ne sais pas où cela me mènera mais enfin le principal est que ma femme s'en relève et après nous verrons à faire pour le mieux.

Je regrette de ne pouvoir encore payer ma cotisation en retard et je pense que malgré cela le Bulletin me sera envoyé, parce qu'il est très intéressant. »

L'adresse donnée par le Bulletin cette année est « rue et Hôtel Pichon à Alger-Agha (Algérie). »

Nous retrouvons Gaston Hébert, avec comme adresse « *sous-chef au Jardin d'Essai de Rabat (Maroc)* », le 25 décembre 1919 (Bulletin 1914-1922) : « *J'ai pu obtenir à ma démobilisation le poste qui m'avait été offert en 1914 et que je n'avais pu rejoindre, appelé à la guerre ; mais, au lieu de Marrakech, je fus retenu à Rabat à mon arrivée.*

Je suis nommé agent de culture à 5.000 francs ; avec les indemnités de vie chère et de logement, mon traitement se monte à 9.100 francs. Une augmentation de 60% est prévue pour les fonctionnaires coloniaux touchant un traitement de 4.000 à 7.000 francs à partir du 1^{er} janvier 1920, ce qui n'est pas à dédaigner.

La vie est, ici comme partout, hors de prix. Elle le serait cependant moins qu'en France, mais les loyers sont exorbitants. Le moindre logement de 2 pièces est à 150 francs par mois. Cependant on construit beaucoup à Rabat, qui promet d'être une ville de première importance. Partout on ne voit que bâtiments en cours d'exécution et cela sur une très grande superficie, autour de la ville indigène.

La Résidence générale s'y installe définitivement et, partant, toutes les grandes Administrations du Protectorat. Le Sultan habite également Rabat qui, de ce fait, devient la capitale du Maroc. Il y a donc beaucoup à faire ici. Les terrains autour de la ville augmentent rapidement de valeur. Ce qui valait, il y a 6 mois, 3 francs le mètre, vaut maintenant 12 à 15 francs.

J'estime qu'avec un petit capital, il y aurait ici de très bonnes affaires à prendre. »

Toujours dans le même Bulletin (1914-1922), dernières nouvelles de Rabat, du 8 février 1920 : « *il dit que la température est très inconstante : qu'il y a 3 jours on avait un fort siroco. Le thermomètre avait monté à 34° ; aujourd'hui c'est presque le mois de mars à Paris, avec ses alternatives de giboulées et de soleil, qui donnent rhumes et bronchites. »*

En mars 1927, Gaston Hébert est nommé Directeur du Jardin d'essai de Rabat et propose, en juillet de la même année, une place d'adjoint aux élèves sortant de l'Ecole de Villepreux : « le service qu'il aurait à assurer serait principalement celui de l'arboriculture fruitière, de plus il aurait à prendre peu à peu la surveillance générale des autres sections qui sont la culture potagère, la viticulture, la floriculture et multiplication. » Cette démarche n'aboutira pas.

Une lettre du 15 octobre 1927 est l'occasion, pour Gaston Hébert, de préciser ses conditions de travail : « Je dispose d'un budget d'environ 150.000 francs, mon personnel comprend 4 contremaîtres, 1 employé de bureau et 35 ouvriers indigènes.

J'effectue en ce moment une reprise totale de l'établissement qui est d'une superficie de 15 hectares en pleine ville de Rabat. »